



MA VIE DANS LES  
FORCES  
SPÉCIALES



— AMIRAL —  
WILLIAM H. MCRAVEN



MA VIE DANS LES  
FORCES  
SPÉCIALES

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par*

Nouannipha Simon

DUNOD

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2019 aux États-Unis  
par Grand Central Publishing sous le titre  
*Sea Stories, My Life in Special Operations*

Text © 2019 by William H. McRaven  
This edition published by arrangement with Grand Central Publishing, New York,  
New York, USA. All rights reserved.

Pour l'édition française :  
© Dunod, 2020  
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
www.dunod.com  
978-2-10-080282-1

Responsable d'édition : Ronite Tubiana  
Édition : Florian Boudinot  
Traduction : Nouannipha Simon  
Fabrication : Maud Gilles  
Direction artistique : Élisabeth Hébert  
Mise en pages : PCA  
Photographie de couverture : © Baranov – adobestock.com

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans  
le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon  
le Code de la propriété intellectuelle [Art. L 122-4] et constitue une contrefaçon  
réprimée par le Code pénal.

Seules sont autorisées [Art. L 122-5] les copies ou reproductions strictement  
réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi  
que les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, pédagogique  
ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées, sous réserve,  
toutefois, du respect des dispositions des articles L 122-10 et L 122-12 du même  
Code, relatives à la reproduction par reprographie.

«Alors j’entendis la voix du Seigneur qui disait :  
“Qui enverrai-je? Qui ira pour nous?”  
Et je dis: “Me voici, envoie-moi.”»

*Isaïe, 6:8*

Je dédie ce livre aux hommes et aux femmes  
des Opérations spéciales qui ont dit: «Envoyez-moi» et qui ont tant  
sacrifié à la défense de cette nation.

Ce fut un immense honneur pour moi d’avoir servi  
à vos côtés.



«La vie est une aventure audacieuse ou n'est rien.»

Helen Keller





# TABLE DES MATIÈRES

<i>Note de l'auteur</i>		11
CHAPITRE UN	La Génération grandiose	13
CHAPITRE DEUX	Opération Volcano	23
CHAPITRE TROIS	La vie est belle	41
CHAPITRE QUATRE	Le plus dur est à venir	49
CHAPITRE CINQ	La main de Dieu?	81
CHAPITRE SIX	Un gorille entre dans un bar	91
CHAPITRE SEPT	Les fantômes de Tofino	107
CHAPITRE HUIT	Pirates américains	129
CHAPITRE NEUF	Deuxièmes Chances	151
CHAPITRE DIX	<i>Airborne Froggy</i>	167
CHAPITRE ONZE	1600 Pennsylvania Avenue	187
CHAPITRE DOUZE	L'As de pique	207
CHAPITRE TREIZE	Recherché mort ou vif	229
CHAPITRE QUATORZE	Otage en haute mer	245
CHAPITRE QUINZE	Chasse à l'homme	273
CHAPITRE SEIZE	La Nouvelle Génération grandiose	291
CHAPITRE DIX-SEPT	Le Trident de Neptune	303
CHAPITRE DIX-HUIT	Le Salut final	365
<i>Remerciements</i>		373
<i>À propos de l'auteur</i>		375



## NOTE DE L'AUTEUR

Les événements que je raconte dans cet ouvrage sont tels que je m'en souviens. Toute inexactitude est due au passage du temps sur ma mémoire. J'ai pris quelques libertés en rapportant les dialogues, mais je pense en avoir saisi l'esprit. J'ai également changé certains noms de personnes par respect de leur vie privée, à leur demande parfois, ou parce que je n'ai pas pu les contacter.



# LA GÉNÉRATION GRANDIOSE

FONTAINEBLEAU, FRANCE

1960

J'entrouvris légèrement la porte battante pour jeter un œil dans la grande pièce enfumée. Jean-Claude, le jeune barman français, passait de table en table pour prendre les commandes des officiers américains qui affluaient au club le vendredi soir.

Je me faufilai et passai derrière le bar à quatre pattes. Personne ne pouvait me voir, mais j'avais, moi, une vue imprenable sur toute la salle.

Le Cercle des officiers américains, logé au cœur de Fontainebleau, était un bâtiment de deux étages d'architecture classique avec des moulures, des escaliers en colimaçon, une petite cage d'ascenseur grillagée et des tableaux de Napoléon, Louis XVI et d'innombrables scènes de bataille.

Pour l'enfant de cinq ans que j'étais, le Cercle était un endroit à part. On pouvait faire du toboggan sur les rampes, se cacher dans les placards et courir dans les couloirs. J'y circulais librement, une épée imaginaire à la main, pourfendant Prussiens, nazis et Russes.

Des passages secrets m'emmenaient de la cuisine au bar sans me faire remarquer. Le monte-plat, qui reliait la cuisine aux premier et deuxième étages, me permettait de filer au nez et à la barbe du personnel de service, de mes deux sœurs (qui devaient m'empêcher de faire des bêtises, mais qui y arrivaient rarement), de mes parents, et des nombreux officiers qui savaient que je rôdais sans surveillance dans les couloirs.

Ce club était américain, mais les officiers des nations alliées étaient les bienvenus. Impressionnants dans leur uniforme, droits dans leurs bottes, ils avaient l'assurance et la superbe qui caractérisaient les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale.

Cela faisait bientôt quinze ans que la guerre était finie, mais la France était toujours en pleine reconstruction, et les Européens comptaient sur l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) pour les protéger des Soviétiques. Le bras armé de l'OTAN était le Grand Quartier général des puissances alliées en Europe (SHAPE en anglais), auquel mon père était rattaché, et la raison pour laquelle nous vivions en France.

Alors que je me glissai au bout du bar, Jean-Claude m'aperçut et me lança un regard que j'avais vu des centaines de fois. «Je t'ai vu», disait ce regard. Il y avait toujours une lueur complice dans ses yeux. Comme tous les hommes adultes, il appréciait l'espièglerie chez un jeune garçon, et je sentais chez lui une pointe de nostalgie. Je considérais Jean-Claude comme mon protecteur, le gardien de mes secrets, mon docteur Watson.

De l'autre côté de la pièce, mon père était assis à une table ovale avec trois autres hommes. Ils portaient tous l'uniforme de l'armée de l'air américaine : chemise bleu clair, cravate foncée légèrement dénouée et veste bleu foncé avec des ailes argentées sur la poitrine.

Papa était avec «Easy Ed» Taylor, «Wild Bill» Wildman, et «Gentleman» Rod Gunther, tous colonels, tous pilotes de chasse.

Ed Taylor mimait l'attaque d'un Messerschmitt allemand, une main poursuivant l'autre dans les airs. Une cigarette pendue à ses lèvres, il ne marquait de pause dans sa narration que pour prendre une gorgée de scotch. Ed était un pionnier des avions à réaction, et avait été un temps l'homme le plus rapide du monde en vol aérien. Il avait quelque chose d'Hemingway avec un sens de la théâtralité certain, le goût du bon whisky et le besoin de vivre intensément chaque seconde de son existence. Pilote de chasse pendant la Seconde Guerre mondiale

et la guerre de Corée, il allait servir au Vietnam et finir sa carrière comme vétéran de trois guerres. Il buvait beaucoup, fumait des Camel sans filtre, adorait combattre et semblait apprécier absolument tout le monde.

Chez lui, les murs étaient couverts de photographies le montrant avec les présidents Roosevelt, Truman et Eisenhower, les généraux Douglas MacArthur et George Patton, les joueurs de base-ball Mickey Mantle et Roger Maris, des rois et des princes, des tyrans et des despotes, et tous ses compagnons d'armes. Chaque photo avait son anecdote.

Ed était marié à Cordelia, ou Cordie, comme tout le monde l'appelait. Elle était originaire du Texas et occupait la fonction de présidente du Club des épouses. C'était elle qui organisait les jeux des enfants et les événements sociaux des adultes. Comme son mari Ed, Cordie aimait faire la fête. Et tout au long de leurs cinquante ans de mariage, Ed fut tiraillé entre son amour pour le combat et le besoin familial de normalité. Les combats l'emportaient toujours.

Bill Wildman avait également combattu sur le front européen, et comme les autres, il se retrouvait désormais derrière un bureau du SHAPE. Bill était marié à Ann, que tout le monde adorait. C'était une très belle femme : menue, aux proportions harmonieuses, intelligente et pétillante.

Rod Gunther était un gentleman du Sud, prématurément grisonnant, avec une voix amicale un peu traînante. Avec lui, tout le monde se sentait spécial. Sa femme, Sadie, et leurs trois filles faisaient pour ainsi dire partie de notre famille. J'avais le béguin pour leur benjamine, Judy, et je pense qu'elle m'aimait bien aussi, jusqu'au jour où je glissai par erreur dans son chapeau un pétard destiné à ma sœur Nan. Après cet incident, il ne fut plus question de romance entre nous.

Ed Taylor finit son histoire, une main fondant en piqué sur la table, et ses compagnons éclatèrent de rire, même s'ils en connaissaient déjà

la chute. Mon père tira sur sa cigarette, l'écrasa dans le cendrier et attendit l'anecdote suivante.

Des hommes autour de la table, mon père était certes le plus réservé, mais il aimait autant que ses amis raconter des histoires. Il avait le physique d'une star de cinéma, comme les femmes le faisaient souvent remarquer à maman (mais je n'ai jamais su si elle appréciait ce compliment).

Il avait les cheveux d'un noir de jais, qu'une pointe de Brylcreem appliquée tous les matins rendait encore plus foncés, un nez bien dessiné, une petite fossette au menton et des yeux bleu acier qui pétillaient quand il souriait, ce qu'il faisait souvent.

Avec son mètre quatre-vingts, papa était grand sans être trop imposant. Il avait été un grand athlète dans sa jeunesse, et s'était distingué au football, au base-ball, au basket-ball et au sprint au Murray State Teachers College, une université du Kentucky. Pour payer ses études, il avait fréquenté les casinos des bateaux à roues à aubes du Mississippi, enseigné le tennis à de « vieilles dames », et avait participé à des courses de vitesse homme contre animal contre des pur-sang du Kentucky. Incroyablement rapide pour son époque, il courrait le 100 yards en 9,8 secondes. À cette vitesse, il pouvait battre la plupart des chevaux sur de courtes distances comme le 60 yards, et n'avait pas manqué de parier quelques billets contre les entraîneurs locaux pour le prouver.

Après l'université, il avait été joueur de football professionnel pour les Rams de Cleveland pendant deux saisons. Sur une affiche, les Rams avaient choisi une photo de papa jaillissant de la ligne de départ dans un duel contre un cavalier à cheval. Il m'avoua plus tard qu'il avait perdu la course, « mais d'un cheveu » !

Le football était une activité lucrative. Papa empochait 120 dollars par match, et avec les spots publicitaires radio pour les céréales Wheaties, il pouvait gagner près de 130 dollars par semaine. Mais quand la possibilité d'une guerre en Europe s'était précisée, il avait abandonné le football pour se rendre en Californie et s'enrôler dans l'armée de l'air.



Quand je lui demandai des années plus tard pourquoi il s'était engagé dans l'armée, il me dit avoir regardé, petit, des soldats traverser les rues de Marston, sa ville natale du Missouri, et monter à bord d'un train pour aller se battre dans les tranchées en France. Son père, un chirurgien de l'armée, faisait partie de ces hommes. Il avait su dès lors qu'il serait à son tour soldat.

Une fois diplômé de l'école des officiers de l'aviation de Brooke Field à San Antonio, dans le Texas, il servit dans le 309<sup>e</sup> escadron de la 8<sup>e</sup> Air Force. Le 309<sup>e</sup> fit partie du premier contingent américain déployé au Royaume-Uni. À ce moment-là, les Américains travaillaient encore à la conception d'un avion de chasse capable de rivaliser avec les Messerschmitt allemands. En arrivant en Angleterre, papa et les autres pilotes du 309<sup>e</sup> se virent attribuer des Spitfire britanniques.

Seuls les « Spits », équipés de puissants moteurs Rolls-Royce, de nouvelles mitrailleuses et d'un fuselage aérodynamique, pouvaient tenir tête aux appareils allemands. Papa passa la guerre aux commandes d'un Spitfire, dans les campagnes d'Afrique du Nord, de Sicile, de Salerne, et lors du débarquement de Normandie.

Il toucha mortellement deux avions pendant la guerre, mais fut lui-même descendu au-dessus de la France en 1943. Papa parlait rarement de ses états de service, mais la saga de son évasion et de son retour rocambolesque en Angleterre fut racontée de nombreuses fois durant son affectation en France par le résistant français qui l'avait aidé à retrouver la liberté et qui vivait alors près de chez nous en banlieue parisienne.

Jean-Claude apparut soudain derrière le bar. Il attrapa un verre, le remplit à moitié de Coca-Cola et ajouta une bonne dose de jus de cerise. Un « Roy Rogers » annonça-t-il en me tendant la boisson. Il ne voulait pas me vexer en l'appelant un « Shirley Temple ».

Je m'assis, jambes croisées, derrière le bar tandis qu'il préparait ses commandes et allait les servir en salle. Ma mère et les autres épouses arrivèrent peu après.

Comme l'époque le voulait, les épouses ne venaient au Cercle que « sur leur trente-et-un ». Le brushing parfaitement laqué, pas un cheveu ne dépassait. Leurs robes de cocktail dévoilaient juste ce qu'il fallait de décolleté et de jambes pour être sophistiquées sans ostentation. Une cigarette à une main, un verre dans l'autre, elles prirent place auprès de leurs hommes. Ces femmes n'avaient rien de biches effarouchées. Elles avaient épousé des hommes d'action, des pilotes de chasse. En disant « oui », elles savaient ce qui les attendait, et malgré les moments difficiles qui n'allaient pas manquer (et il y en aurait beaucoup), tous ces mariages ont duré jusqu'à ce que la mort les sépare.

Alors que les dames s'asseyaient, Jean-Claude se dirigea vers leur table pour prendre les commandes. Il se pencha en avant, et je le vis hocher la tête dans ma direction.

*Le traître.*

Ma mère se retourna, sourit et me fit signe de les rejoindre.

Je posai le Roy Rogers, courus à leur table et grimpai sur les genoux de maman. Elle me serra dans ses bras et me plaqua un baiser sur la joue. Je sens encore aujourd'hui le subtil effluve de parfum et de *cold cream* qui l'accompagnait toujours.

Rod Gunther passa la main dans mes cheveux coupés à la brosse (« comme les astronautes ») et me dit de sa voix douce : « Billy, mon garçon, qu'as-tu fait ce soir ? »

C'était une invitation à raconter une histoire, à participer à la conversation des grands, à mettre mes aventures sur le même plan que leurs missions en bombardiers au-dessus de la France, leurs combats aériens en Afrique du Nord, leur voyage aux côtés de Tchang Kai-chek ou leurs danses avec le vice-président Nixon (que ma mère appréciait tant). Les histoires occupèrent le reste de la soirée, ma mère me couvrant occasionnellement les oreilles quand les hommes évoquaient un détail « trop adulte ».

Après la dernière tournée, une fois les verres vides et les paquets de cigarettes chiffonnés sur la table, les hommes se levèrent brusquement,

comme après le brief d'une mission, et se serrèrent la main en riant encore à propos d'une anecdote. Les femmes s'embrassèrent sur la joue et se promirent de se voir le lundi suivant.

Les soirées du vendredi au Cercle des officiers rythmèrent nos trois années en France. Les histoires de combats aériens, de vie sur le front et d'évasions à risque alimentaient mon goût de l'aventure. Les hommes ne s'attardaient jamais sur la douleur ou la peine. Même quand ils évoquaient les hommes tombés, c'était en levant leur verre à celui qui avait combattu vaillamment et qui était mort glorieusement.

Fin 1963, papa eut un léger AVC (dû aux cigarettes et au whisky, disait le médecin). Il s'en remit, mais notre famille fut réaffectée à la base aérienne de Lackland à San Antonio (au Texas) pour être plus près de l'hôpital militaire Wilford Hall. Ed Taylor, Cordie et leurs quatre fils étaient à un jet de pierre, à Austin, et nous restâmes en contact avec les Gunther et les Wildman pendant de longues années.

Au Texas, mes parents se firent de nouveaux amis, chacun venant avec son contingent de nouvelles histoires encore plus trépidantes. Il y avait le colonel David «Tex» Hill, membre des fameux Tigres volants. Il avait servi sous les ordres du général Claire Lee Chennault en Chine. Tex, c'était la crème de la crème des militaires de San Antonio. Grand, doux, avec une certaine nonchalance, c'était un pilote légendaire de l'Air Force et de la Navy avec à son actif plus de 28 avions abattus. Avec sa femme Maize, il faisait partie de notre cercle élargi d'amis et de cette société militaire très active dans les années 1960.

Il y avait aussi Jim et Aileen Gunn. Promu colonel à 25 ans, puis abattu en mission au-dessus de la Roumanie une semaine plus tard, Jim était parvenu à s'évader d'un camp de prisonniers de guerre à Bucarest caché dans le ventre d'un Messerschmitt... piloté par un membre de la famille royale roumaine.

Jim avait failli mourir de froid quand l'appareil non pressurisé avait traversé les Alpes pour se rendre en Italie, mais, arrivé bien vivant, il avait réussi à contacter l'armée américaine pour leur donner la

localisation précise du camp de prisonniers de guerre. Un jour de plus, et l'aviation allemande aurait eu le temps de bombarder le camp et de détruire toute preuve de traitement indigne réservé aux prisonniers. Soixante-dix ans après les faits, Jim Gunn fut décoré de l'étoile d'argent pour son acte d'héroïsme.

En plus de Tex Hill et de Jim Gunn, il y avait le major Joe McCarty, qui avait travaillé pour les renseignements américains pendant la guerre, le colonel Bill Strother, un pilote de bombardier décoré, et Bill Lindley, l'unique général du groupe. Je fus élevé par cette grande famille. Leurs femmes, Betty, Ann et Martha, furent comme de secondes mères pour moi, me racontant souvent, notamment Ann Strother, des plaisanteries grivoises et des histoires d'adultes bien avant l'âge que ma mère aurait jugé adéquat.

Nos années à la base aérienne de Lackland furent ponctuées de chasse à la palombe en automne, chasse au cerf en hiver, bridge pour les femmes, poker pour les hommes, golf de temps à autre, et des séjours réguliers sur la côte du Golfe pour pêcher et raconter des histoires. Je ne sais pas trop quand les hommes travaillaient, mais à mes yeux d'enfant, c'était ainsi que devait s'écouler l'existence, et j'adorais ça.

Comme tous les hommes et toutes les femmes de leur génération – les enfants de la Première Guerre mondiale – ils avaient connu la Grande Dépression, et les hommes avaient combattu pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée. C'étaient des survivants. Ils ne se plaignaient jamais. Ils ne blâmaient pas les autres pour leur malheur. Ils travaillaient dur et exigeaient la même chose de leurs enfants. Ils chérissaient l'amitié. Ils se battaient pour leur couple. Ils affichaient avec fierté leur patriotisme, et bien que n'étant pas dupes des fautes des États-Unis, ils savaient que leur pays, plus qu'aucun autre, appréciait à sa juste valeur leur dévouement et leurs sacrifices. Ils portaient haut le drapeau américain, sans jamais se justifier.

## LA GÉNÉRATION GRANDIOSE

Mais à mes yeux, ce qui rend véritablement grandiose cette génération, c'est sa capacité à transformer chaque épreuve de la vie en histoires joyeuses, pleines d'autodérision, inoubliables et parfois incroyables. Mon père me disait : « Bill, c'est ce que tu en retiendras qui compte. » Les histoires de cet ouvrage sont ce que je retiens de ma vie. Je pourrais m'asseoir à cette table à Fontainebleau aujourd'hui... et raconter une ou deux histoires.



# OPÉRATION VOLCANO

SAN ANTONIO, TEXAS

1966

J'insérai le couteau éjectable dans sa fente spéciale à l'arrière de l'attaché-case noir. Un petit clic m'assura qu'il était bien en place. Je composai le code de la serrure en faisant tourner les disques de combinaison, j'actionnai les deux boutons horizontalement, et la mallette s'ouvrit, dévoilant mon Luger et un chargeur de vingt cartouches. J'avais glissé dans le soufflet une longue-vue, mon passeport et quelques milliers de dollars en billets non marqués.

Tout ce dont j'avais besoin était là. Je refermai la mallette et inspectai une dernière fois la planque avant de sortir dans les rayons rasant du soleil couchant.

La rue était calme. Il y avait peu de circulation. Je jetai un regard par-dessus mon épaule pour vérifier que je n'étais pas suivi. L'avenir du monde reposait sur le succès de cette mission! Et il n'y avait qu'une chose qui pouvait se mettre en travers de mon chemin.

– Bill, à table!

*Maman...*

– Encore une minute!

– Ne tarde pas trop, ton dîner va être froid.

Je sortis la longue-vue de ma mallette James Bond pour essayer de repérer mon acolyte Dan Lazono. Dan devait rester caché dans les buissons de l'autre côté de la rue, prêt à venir me prêter main-forte en cas de besoin, mais sa mère avait dû également l'appeler.

*Les mères.*



Le soleil se couchait sur le petit ensemble d'habitations militaires en périphérie de la base aérienne de Lackland. Logeant une centaine d'officiers et leurs familles, l'annexe Medina se trouvait sur les collines qui surplombaient l'École des officiers.

Tous les matins à l'aube, le réveil militaire retentissait dans les haut-parleurs du lotissement, et tous les soirs, les notes lancinantes du « *Taps* »<sup>1</sup> me prévenaient qu'il était l'heure de rentrer à la maison.

Les jeunes cadets de l'Air Force arrivaient à l'école tout au long de l'année. Crânes rasés, droits comme des piquets, regards intenses fixés en direction du Vietnam.

Au milieu des années 1960, la guerre froide battait son plein. C'était l'ère des films et des séries d'espionnage comme *Des agents très spéciaux* avec Napoleon Solo et Illya Kuryakin, *F comme Flint* avec Derek Flint, *Matt Helm*, et bien sûr, le préféré de tous, James Bond. Comme tout bon petit Texan, je jouais aux cow-boys et aux Indiens, mais être un espion, c'était autrement plus « classe » !

En plus des logements des cadets en formation, l'annexe Medina comprenait aussi des entrepôts de munitions, une douzaine de structures en béton hors-sol, des « *Gravel Gerties* », bâtis à l'écart, loin des regards indiscrets. Ces bunkers ressemblaient à de petits volcans de sept mètres cinquante de haut pour une trentaine de mètres de diamètre. Ils tiraient leur nom d'un personnage de la série animée *Dick Tracy*. On y entreposait toutes les munitions hautement explosives de l'US Air Force, y compris des armes nucléaires, si l'on en croyait Dan Lazono.

C'était un site sous haute surveillance. La police militaire, avec ses chiens d'intervention, faisait des patrouilles régulières, signalant la moindre irrégularité au poste de commande. Trois clôtures grillagées en

---

<sup>1</sup> Sonnerie militaire américaine jouée au clairon ou à la trompette pour l'extinction des feux, lors de la descente du drapeau ou lors de funérailles (NDT).



cercles concentriques délimitaient le périmètre. Elles faisaient deux mètres cinquante de haut et elles étaient surmontées de barbelés. Ces défenses successives étaient des obstacles redoutables, même pour l'agent 007.

\* \* \*

– Tu as encore grimpé aux arbres ?

– Non, maman, répondis-je tout penaud.

Ma mère souleva ma chemise et examina le bandage qui me couvrait le ventre.

– Le docteur a dit : « pas d'activité trop intense pendant un mois, jusqu'à ce que la blessure guérisse. » Si tu continues de courir comme ça, tu vas garder une cicatrice toute ta vie.

*C'est le cas.*

Trois mois plus tôt, au cours d'une opération de repérage au voisinage des *Gravel Gerties*, j'avais grimpé en haut d'un arbre pour observer la sentinelle. Au sol, Billy McClelland et Jon Hopper faisaient le guet. *Ils faisaient toujours le guet.*

Alors que je m'avançais sur une vieille branche, elle avait cédé sous mon poids et j'avais dégringolé six mètres plus bas. Dans la chute, une branche cassée m'avait entaillé le ventre. Plus de trois kilomètres nous séparaient des habitations, et Billy était parti en courant à travers bois pour chercher ma mère. Jon, le plus jeune de nous, avait gardé sa main sur ma blessure pour maintenir la pression tandis que nous marchions tant bien que mal vers la maison.

Maman était arrivée en voiture au moment où Jon et moi sortions du bois. Le regard affolé, elle m'avait jeté à l'arrière de notre vieux break et avait foncé au Wilford Hall, l'hôpital de l'armée de l'air.

Le Wilford Hall et moi étions de vieilles connaissances. Presque toutes les semaines, je me retrouvais aux urgences pour une raison ou une autre : fracture du bras après une chute du haut d'une clôture, entaille au poignet après avoir traversé une baie vitrée (« Arrête de

courir dans la maison ou tu vas passer à travers cette baie vitrée!» Comment papa avait-il pu deviner que cela arriverait?), un genou en compote en jouant au football, une cheville tordue en jouant du basket-ball, un nez cassé à cause... Bref, ce n'était plus la peine de faire les présentations. Mais cette blessure surpassait de loin les autres bobos.

La branche m'avait ouvert le ventre sur vingt-cinq centimètres. Heureusement, elle n'avait perforé aucun organe interne. Je m'en tirais donc avec des points de suture et un gros bandage autour du ventre. Tout aurait pu tranquillement rentrer dans l'ordre si, un mois plus tard, je n'étais tombé de la navette militaire qui nous ramenait à la maison après avoir vu le dernier James Bond au cinéma. La chute du bus (une longue histoire) rouvrit les points de suture. Et hop, retour à Wilford Hall.

– Passe-moi celui-là, dit Billy en désignant un caillou gros comme le poing dans la rivière.

Il repoussa une mèche blonde de ses yeux, se concentra et envoya le caillou dans un seau suspendu à une branche du grand chêne. Sous le poids, le seau s'abaissa lentement, faisant basculer le « pont-levis » qui donnait sur notre île forteresse.

– Joli!

Jon avait un enthousiasme bruyant, et il s'enthousiasmait pour absolument tout ce que les « grands » (Billy et moi) faisaient.

J'attrapai la corde et tirai dessus pour faire contrepoids. La planche en bois se cala parfaitement entre la rive et l'île, séparées par un cours d'eau d'un mètre vingt de large et de soixante centimètres de profondeur. Un unijambiste aurait pu sauter par-dessus nos douves, mais après avoir construit un arbre-fort aussi élaboré, nous nous devons de le protéger.

Et nous étions drôlement ingénieux. L'arbre-fort était un prodige d'ingénierie. Nous nous étions servis de tous les bouts de bois et de toutes les planches que nous avons pu récupérer. Et avec cela, nous avons bâti quatre murs avec deux fenêtres, un sol en dur et une porte qui à elle seule signifiait « DÉFENSE D'ENTRER »!

Très vite, nous étions venus à court de clous, et les tasseaux qui nous servaient d'échelle étaient fixés au tronc de façon plus que douteuse. Si maman avait vu ça ! Billy escalada les barreaux chancelants et annonça son arrivée dans le fort.

– C'est bon ! Vous pouvez venir !

Je le rejoignis rapidement. Jon était au pied de l'arbre et nous cherchait du regard, essayant tant bien que mal de se donner le courage de grimper.

– Allez ! On n'a pas toute la journée !

Jon attrapa le premier barreau et commença l'ascension. Ses genoux tremblaient et il plissait les yeux pour voir à travers les verres embués de ses lunettes. Jon était un suiveur, mais notre trio avait besoin de quelqu'un comme lui. Il avait peur de s'enfoncer dans les bois, ilangoissait à l'idée d'enfreindre les règles et de s'attirer des ennuis, mais il finissait toujours par nous suivre, et les jeunes garçons que nous étions avaient besoin d'amis comme Jon pour leur donner l'impression d'être des héros intrépides.

Alors que Jon parvenait au dernier barreau, je l'empoignai par la ceinture et le tractai avec l'aide de Billy jusqu'à la plateforme.

Nous devions finaliser la préparation de la prochaine mission, qui consistait à s'infiltrer dans les entrepôts de munitions.

Cela paraissait une excellente idée... *sur le moment.*

Nous avions la certitude qu'il se tramait quelque chose de louche aux *Gravel Gerties*, quelque chose qui menaçait la sécurité nationale des États-Unis. Il était de notre devoir de sauver notre pays, voire le monde.

Je sortis une carte de fortune et commençai le briefing.

– Cette mission aura pour nom de code « Opération Volcano », annonçai-je.

Billy et Jon esquissèrent un large sourire. C'était un nom vraiment cool. « M » et Miss Money Penny auraient approuvé.

– Billy, nous aurons besoin des planches demain. Est-ce que tu peux demander à ton père de les apporter au fort ?

– Bien sûr. Je lui ai dit qu'on avait besoin de bois pour renforcer notre cabane dans les arbres. Il a dit qu'il les déposerait samedi, mais on devra se débrouiller pour les emporter jusqu'à la clôture.

– Tu es sûr que les planches seront assez longues?

– Je crois, oui.

La réponse de Billy ne me rassurait guère.

– Elles doivent aller d'une clôture à l'autre. C'est notre seul moyen de passer la clôture électrique du milieu.

– La clôture électrique? hoqueta Jon.

– Oui, électrique. Il y a toujours une clôture électrique.

Billy acquiesça d'un signe de tête. Oui, il y en avait toujours une.

– Jon, et les jumelles de ton père?

Jon se dandina d'un pied sur l'autre d'un air gêné.

– Pas grave, fis-je. Je prendrai les jumelles de chasse de mon père. Il pourra s'en passer un jour.

Jon poussa un soupir, les yeux baissés.

– Ne t'en fais pas, ajouta Billy. Tu as un rôle très important dans cette mission. Tu monteras la garde.

Ça, ça plaisait à Jon.

– Tu devras rester vigilant tout le temps, renchérit Billy. Si les gardes nous repèrent, on aura de gros problèmes.

Jon essuya la sueur qui perlait sur son front et remonta ses lunettes sur son nez.

– Vous croyez qu'on va se faire attraper?

Billy et moi nous consultâmes du regard. À vrai dire, l'idée ne nous avait même pas effleurés. Que nous arriverait-il si nous nous faisons prendre en train d'entrer par effraction dans une enceinte hautement sécurisée?

– On ne se fera pas attraper, c'est tout, déclarai-je avec conviction.

– Qui se charge des hot dogs? demanda Billy.

– J'ai prévu deux paquets, répondis-je.

Les saucisses hot dogs étaient indispensables. Une fois le premier grillage escaladé, nous nous servirions des planches pour passer les deux clôtures intérieures, mais il fallait quelque chose pour nous protéger des chiens. Jon voulait prendre des steaks. Dans les films, les héros jettent des steaks aux chiens et non des hot dogs. Des steaks bien épais, des côtes de bœuf, certainement. Jon marquait un point. Un espion digne de ce nom ne se baladerait pas avec des saucisses sous vide. Non. Mais ma mère ne voudrait jamais que j'aille à notre « cabane » avec des steaks, et je ne pouvais pas lui parler de la mission... alors nous allions devoir nous contenter de saucisses.

D'abord, c'était un fort, pas une cabane.

– On est donc d'accord, dis-je. On se retrouve demain après-midi chez moi pour la mission.

Billy et Jon acquiescèrent.

– Ça va être super! Comme dans les films, ajoutai-je.

– Qui sera James Bond? demanda Jon.

Ça non plus, nous n'y avons pas pensé. Et c'était une question qu'il fallait régler. Billy était en fait beaucoup plus cool que moi. Toutes les filles de l'école avaient un faible pour lui. Il avait un raton laveur apprivoisé et son père conduisait une Corvette Stingray.

– On peut être tous les deux James Bond, proposa Billy.

– Il ne peut pas y avoir deux 007, rétorqua Jon.

Je réfléchis un instant.

– C'est vrai. Alors, je serai Napoleon Solo, et toi, Jon, tu seras mon acolyte Illya Kuryakin.

Voilà, tout le monde était content. Notre plan était au point. Nous étions prêts pour l'Opération Volcano.

– Ne bouge pas, murmurai-je.

Un gros crotale diamantin fixait Jon des yeux. Le serpent, enroulé en position d'attaque, se trouvait à un mètre cinquante du visage de Jon et agitait bruyamment sa queue.

– Recule.

Jon suivit mes instructions.

Je me baissai lentement pour attraper un éclat de calcaire qui recouvrait le lit asséché du cours d'eau où l'on se trouvait.

– Ne fais pas ça! dit Billy en haussant la voix. Ne fais pas ça!

Je ne tins pas compte de son conseil et envoyai le caillou en direction du serpent à sonnette. Il atterrit juste devant la tête de l'animal, qui se jeta en avant et qui nous fit aussitôt fuir chacun de notre côté.

Quand le serpent dépassa Jon pour se réfugier dans un amas de pierres, ce dernier poussa un hurlement qui déclencha chez moi un fou rire incontrôlable.

– Ce n'est pas drôle, grommela Jon.

– Je sais, m'excusai-je, même si c'était très drôle.

Les serpents font partie du quotidien des Texans, et nous avons tous déjà rencontré des serpents à sonnette ou des mocassins d'eau dans le jardin, cachés sous une pile de bois ou filant devant nous quand nous chassions le cerf. Cette ravine asséchée était infestée de crotales. Ils sortaient la journée pour se chauffer sur les pierres. Malheureusement, c'était le seul accès au dépôt de munitions que nous pouvions emprunter sans nous faire repérer.

Les bords de la ravine faisaient entre un mètre quatre-vingts et deux mètres cinquante de haut. Les rochers saillants et les racines d'arbre qui sortaient du sol offraient des prises fermes pour sortir de là rapidement. Large de trois mètres à certains endroits, le lit asséché du ruisseau faisait un peu moins d'un mètre à notre point de sortie. Au printemps, l'eau déferlait dans la ravine et s'engouffrait dans cet entonnoir.

Nous étions tous les trois armés de pied en cap pour la mission. Jon portait Old Betsy, un fusil Davy Crockett, en bandoulière dans le dos. Il arborait fièrement une toque en peau de raton laveur trop grande qui n'arrêtait pas de glisser.